

L'Abbeille.

7me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 3 MARS 1859.

No. 11.

LA VOCATION.

Un certain jour, c'était nne grande revue :
Les rangs se déployaient, loin, à perte de vue ;
Les nombreux bataillons,
Guidés par la fanfare, ondoyaient dans la plaine,
Comme on voit les épis fuir sous la fraîche haleine
Qui plisse leurs sillons.
"Vois-tu, disait l'enfant, vois-tu leur troupe ailée
Bondir, tourbillonner, de poussière voilée,
Comme un aiglon des airs ?
Leurs consiclers plus légers que la biche rapide,
A peine laissent-ils sur l'arène fluide,
L'empreinte de leurs fers.
La grenade pâlit au feu de leurs aigrettes,
La cuirasse d'acier, les jaunes épaulettes,
Et le casque vermeil,
Radieux comme autant de planètes nouvelles,
Rejaillissent au loin en gerbes d'étincelles
Sous les feux du soleil.
Le drapeau se déploie et flotte sur leurs têtes...
En avant ! grenadiers ! c'est l'oiseau des conquêtes !
Il vous guide : en avant !
Le clairon a sonné la charge... et la bataille
Prépare ses boulets, prépare sa mitraille,
Qui s'éteint dans le sang...
Oh ! qui me donnera cette blanche cavale
Qui bondit sous le chef superbe et sans rivale ;
Ce casque jaunissant
Ce sabre dont l'éclat éblouit ma paupière ?
Je voulais... Oh ! pourquoi dans leur troupe guer-
(rière
N'ai-je point vu d'enfant ?"
C'est ainsi qu'il parlait tout ravi... Mais la mère
Avait encore senti, sous une crainte amère,
Frémir son cœur tremblant :
"Nous ne reviendrons plus." Oh ! fuyons, disait-elle,
Nous ne revenons plus ! la guerre est si cruelle
Pour les mères, enfants ?"
La cloche de la tour chantait son air de fête,
Et la foule pieuse attentive et muette
Se pressait autour de l'autel.
La vieille basilique était illuminée :
Le pontife, à genoux et la tête inclinée,
Entonnait l'hymne solennel.
La laine des tapis couvrait les murs d'albâtre :
Les vitraux imagés, sur le pavé grisâtre
Eparpillaient des fleurs de feu ;
L'orgue saint exhalait des sublimes cantiques ;
Et les flots de l'encens sous les voûtes antiques
S'élevaient en tourbillon bleu.
"Vois-tu, disait l'enfant à sa mère joyeuse,
Assis près du vieillard cette troupe pieuse
De petits enfants radieux ?
Sur leurs robes de feu, flottent de blanches ailes...
Vois ; ne dirait-on pas qu'ils veulent avec elles
Prendre leur essor vers les cieux ?
Bien souvent je les vis dans mes rêves... Et douce
Comme un flot argenté qui glisse sur la mousse,
Leur voix m'appelait dans leurs rangs :
"Viens, ami, disaient-ils, nous servons un bon
(maître ;
"L'encensoir est léger dans nos mains, et le prêtre
Nous traite comme ses enfants."
Je ne veux plus songer aux honneurs de ce monde,
Au clairon des combats, au noir canon qui gronde,
Semblable au tonnerre des cieux ;

Mais je veux... tu voudras sans doute aussi, ma
(mère !
Auge à robe écarlate, être appelé leur frère,
Balancer l'encensoir comme eux"
Ainsi parlait l'enfant... Pour cette fois, la mère
Ne sentait plus serrer par une crainte amère
Son cœur de bonheur palpitant.
"Si tu veux, lui dit-elle, avec ces petits anges,
Mon fils... que dès ce jour on t'ouvre leurs phalanges,
C'était mon vœu le plus ardent !..."
Et l'on vit en effet, à la prochaine fête,
Un nouveau séraphin s'avancer à la tête
De petits enfants du saint lieu ;
Près du vieillard sacré, portant l'urne enflammée,
Il marchait rayonnant sous l'arcade embaumée,
Vêtu de sa robe de feu.
Et plus tard, m'a-t-on dit, car la pieuse mère
Ne forma jamais d'autre vœu,
On le vit à son tour s'asseoir au sanctuaire
Parmi les prêtres du bon Dieu.
L'ABBE' ANGE VIGNE.

TRISTE AVENTURE DE VACANCES.

Monsieur le Rédacteur, notre petite A-
bbeille n'est-elle donc plus ce petit enfant de
nos loisirs qui aimait tant à recueillir des
histoires de toutes sortes pour les raconter
ensuite à ses amis ? Il est vrai que l'âge et
les misères de sa vie passée ont bien pu
exercer beaucoup d'influence sur son car-
actère ; mais ce n'est pas là une raison
pour se condamner au silence. Ainsi, si
vous voulez m'en croire, M. le Rédac-
teur, je vais tui apprendre une de mes a-
ventures de vacances, bien triste à la vérité,
mais quand on est attendri sur le sort
de quelque malheureux, le meilleur moy-
en de soulager son âme n'est ce pas de
faire part de ses chagrins à un ami intime ?
Un poète a dit : "Un cœur content se
plait en d'agréables lieux." J'ai connu par
expérience que le poète a eu raison. Le
matin d'un bon jour de vacances, une force
invisible m'entraînait vers un endroit
dont le site et la fraîcheur avaient laissé
dans mon âme de profondes impressions
et d'agréables souvenirs. Un ciel pur et
serein les charmes de la nature parée de
ses plus beaux ornements, un riche tapis de
verdure qui étalait à mes yeux mille cou-
leurs, le ramage des oiseaux, enfin tout ce
qui existe semblait vouloir donner au Créa-
teur un de ses plus beaux concerts : il ne
manquait que le cœur de l'homme pour
marquer la mesure de ce cantique de re-
connaissance qui s'élevait vers l'auteur de

la nature. Je ne pouvais hésiter : je parts ;
mais, hélas ! vain espoir ! je me promettais
de la joie, et je marchais vers un théâtre
de deuil et de désolation.

J'étais accompagné par un de mes plus
intimes amis. Après que nous eûmes tra-
versé un petit bois, une mer immense se
déroula à nos regards. Un vaisseau, dont
les voiles étaient gonflées par le souffle de
la brise, semblait quelque temps se diri-
ger vers nous ; nous croyions distinguer la
voix d'un ami ; mais, jour d'éternelles illu-
sions ! le vaisseau change de direction et
disparaît à nos yeux.

Nous tournâmes ailleurs notre attention
et nous gravâmes un petit côteau où nous
nous reposâmes comme de nouveaux
Tityres à l'ombre d'un vert feuillage.
Nous crûmes avoir trouvé le site que
nous cherchions, et, certes, nous ne
nous étions pas trompés. Notre vue s'é-
tendait d'un côté sur une lisière de som-
bres sapins qui décrivait à peu près un de-
mi cercle ; de l'autre côté nos regard se re-
posaient sur une vaste nappe d'azur qui
formait un autre demi cercle : de manière
que nous nous trouvâmes comme entou-
rés d'une ceinture dont la moitié nous ap-
paraissait plus claire et plus brillante que
l'argent, et l'autre, semble comme le deuil ;
triste image des deux tableaux qui de-
vaient s'offrir à nos yeux dans cette future
journée.

Nous nous plaisions à admirer le phéno-
mène de la marée : la mer, qui se trouvait
à une grande distance, s'avancait rapide-
ment vers nous et couvrait déjà la moitié
de la plage. Une multitude d'hommes
divisés en petites bandes étaient dispersés
ça et là et travaillaient avec une activité
extraordinaire à tirer vers le rivage le foin
que chacun avait fauché. Les uns plus
enfoncés dans la mer, ne montraient que
la tête au dessus des eaux et se bânaient
de rassembler leur foin, afin de pouvoir
le retirer plus aisément ; les autres, plus
près du rivage, faisaient retentir le bois
voisin de leurs chants et de leurs cris de
joie. Mais malheureusement cette plage
n'est pas une et de plus une rivière ser-
pente en détours multipliés, sans qu'on
puisse en distinguer le cours quand la mer
l'a couverte de ses eaux.